

EDOUARD GLISSANT

Aimé Césaire La passion du poète



La route de Balata monte à travers la forêt primitive de Martinique jusqu'au Morne-Rouge et au delà vers les plateaux d'Ajoupa-Bouillon, du Lorrain et de Basse-Pointe, où le poète est né, et où l'on découvre et l'on éprouve « la grand'lèche hystérique de la mer. » Pas un ne sait ni ne peut dire à quel moment, sur cette route, vous quittez le sud du pays, ses clar-tés sèches, ses plages apprivoisées, ses légèretés soucieuses, pour entrer dans la demeure de ce nord de lourdes pluies, parfois de brumes, où les fruits, châtaignes et abricots ou mangues térébinthes, sont pesants et présents, et où l'on peut entendre d'au loin les conteurs et les bat-teurs de tambour. Chacun s'y plante sans doute dans ses enfances sans bouger, comme dans la boue rouge qui piète à l'assaut des mornes Pérou et Reculée.

Mais la jeunesse du poète est aussi marquée par des errances tranquilles. Dans les années de l'immédiat avant-guerre mondiale, la deuxième, il est étudiant à Paris, ayant quitté ces mornes du nord de la Martinique, et le Lycée Schoelcher à Fort-de-France. Il découvre ce qu'on appelait le vieux continent, mais surtout il rencontre l'Afrique, « gigantesquement che-nillant au pied de l'Europe sa nudité où la mort fauche à larges andains ». Non pas la découverte de l'explorateur, mais celle essentielle du fils revenu à la source de ses passions et de ses inquiétudes. Parmi ceux, africains, antillais, guyanais, malgaches, réunionnais, qui constituent alors l'émigration intellectuelle des colonies à Paris, laquelle était la marge d'une autre émigration de même origine, ouvriers d'usines et sous-prolétaires, comme on disait à l'époque, et qui sera ensuite officiellement et systématiquement organisée pour les besoins de la reconstruction dans l'après-guerre, (quelques-uns se souviennent de ce fameux *Bureau de migration des Départements d'Outre Mer*, le très efficace *Bumidom*, qui aura fonctionné jusqu'aux débuts des années 1960), Aimé Césaire est déjà un militant, qui accompagne les rédactions des revues *L'étudiant noir*, *Légitime Défense*, et qui peut-être fréquente les réunions chez madame Paulette Nardal, attachée à la défense de la personnalité antillaise et noire. Il rencontre le sénégalais Léopold Sédar Senghor et le guyanais Léon Gontran Damas, ce sera l'inséparable trio de la Négritude, mais surtout, solitairement on dirait, en tous cas par un effort puissant et passé alors inaperçu, c'est en 1939, et le texte est publié en province dans une revue intitulée

Volontés, qui de ce fait est devenue historique, il fait jaillir, comme d'un puissant coup de pied dans la terre pourtant lointaine, *Le cahier d'un retour au pays natal*, que nous mettrons tout de suite au rang d'*Éloges* de Saint-John Perse, qui ont précédé en 1917, et des *Feuillets d'Hypnos* de René Char, qui suivront en 1943, au temps de la Résistance française : un des très grands poèmes de notre époque, et qui selon moi signifie bien plus loin que sa réputation d'œuvre militante.

L'errance ainsi, qui n'est pas errements, et la découverte du monde, se radicalisent en un mouvement délibéré, celui de la plongée dans le pays natal martiniquais, avec les particularités que voici : *Le Cahier* n'est pas un texte de description réaliste, mais rien n'est plus près des rythmes, des étouffements et des pulsions de ce réel-là, ce n'est pas un texte d'exaltation triomphaliste, pourtant il sera une des sources des inspirations de la diaspora africaine, il s'y trame une poétique tragique, et sans aucune complaisance, de la géographie et de l'histoire de ce pays à soi-même encore inconnu, et, pour la première fois dans nos littératures, une communication, une relation, de ce même pays, avec les civilisations d'Afrique, les histoires enfin sues d'Haïti et des noirs des Etats-Unis, des peuples andins et d'Amérique du sud, avec les souffrances du monde, sa passion et son tremblement. Ainsi, dès ce commencement, la relation à l'Afrique ne sera pas chantée comme immédiatement politique, elle ne procédera pas de la démarche de Frantz Fanon, qu'elle rencontrera plus loin, elle ne consistera pas non plus, comme pour Marcus Garvey et les noirs des Etats-Unis, en un échange de population, en un autre *retour*, qui aurait pu passer pour une occupation (du Liberia ou de la Sierra Leone) : ce sera plutôt une profonde poétique de la souffrance historique des Afriques et de la connaissance partagée du monde.

Ces caractéristiques se révéleront d'autant plus remarquables que le *Cahier* connaîtra une seconde vie, de 1940 à 1943 et 44, dans une Martinique coupée du monde, occupée par les marins de l'amiral Robert, délégué du régime de Vichy, et cernée par la flotte étasunienne de la Caraïbe et de l'Atlantique. Le poème s'enrichit des textes de résistance publiés alors par Aimé Césaire et ses amis, (dont Suzanne Césaire sa femme et René Ménéil), dans la revue *Tropiques*, où l'on peut découvrir un manifeste encore aujourd'hui trop peu considéré, *Poésie et connaissance*. La revue est révélée, au hasard d'une vitrine de librairie, à André Breton, en 1941, et l'œuvre de Césaire en même temps, alors que le poète français est en route vers les Amériques avec un groupe d'artistes et d'intellectuels qui fuient l'occupation nazie. Pendant cette période, Aimé Césaire écrit quelques-uns de ses plus beaux poèmes, (*Le grand midi*, *Batouque*) réunis dans *Les armes miraculeuses*, à la puissance tellurique. Il s'inscrit au Parti communiste français, dont il démissionnera en 1956 (la *Lettre à Maurice Thorez*), et à ce titre

est élu dès 1945 député de la Martinique, plus tard maire de Fort-de-France, fonctions qu'il occupera pendant plus de cinquante ans, au nom du Parti progressiste martiniquais, qu'il a fondé après sa séparation d'avec le Parti communiste français. Nul ne saura dire si son combat politique s'est mené au détriment de sa production poétique, ou non. L'opinion la plus simple serait qu'ils se sont soutenus l'un l'autre.

La fréquentation des surréalistes, en particulier l'amitié avec André Breton et Paul Eluard d'une part, ainsi que les rapports très intimes avec Léopold Sédar Senghor et avec le peintre cubain Wifredo Lam d'autre part, nous aident à comprendre qu'il y a là une connivence entre des poétiques occidentales modernes, toutes de contestation et de révolution du langage, et des poétiques nègres, dont les inspirations (la puissance du rythme, le merveilleux, la démesure, l'humour, la fusion originelle et la fondation cosmique de la parole, ainsi que les procédés : d'accumulation, d'assonance, de vertige, etc) se rencontrent sans se confondre. Césaire n'est surréaliste que parce qu'il a fondé dans sa négritude, et non pas le contraire. Cette négritude est à la fois de réveil de la mémoire et d'appel prémonitoire à une renaissance, elle *précède* en quelque sorte la floraison des négritudes modernes de la diaspora africaine, en ce sens elle diffère de celle de Senghor qui *procède* d'une communauté millénaire, dont elle résume la sagesse. La poétique d'Aimé Césaire est de volcans et d'éruptions, elle est déchirée des emmêlements de la conscience, parcourue des flots déhalés de la souffrance nègre, avec parfois une surprenante tendresse d'eau de source, et des boucans de joie et de liesse.

Le lecteur français lui reproche parfois un manque de mesure, alors même que c'est une poésie toute de mesure, mais cette mesure-là est la mesure d'une démesure, celle du monde. Le poète est celui qui raccorde les beautés de son héritage aux beautés de son devenir dans le monde. Mais il n'a pas oublié la Plantation, (il y est né), ni le bateau négrier. Nous pouvons établir la différence d'avec les élégies de Léopold Sédar Senghor, offertes comme dans une barque lente sur le grand fleuve du pays africain, et par ailleurs, sur les quais de ports enrouillés, le chant aigu, écorché, aux rythmes torturés, aux relents de matin trébuchant, de Léon Gontran Damas. Étonnante dis-symphonie de ces trois paroles, qui célèbrent la source et la diaspora, par où on entend que ces poétiques ont parcouru ensemble les diversités du monde.

Cependant, la maturité du poète est marquée par des travaux fertiles. Les livres de poésie, *Soleil cou coupé*, *Ferrements*, *Cadastres*, histoires et géographies, encore et toujours enserrées dans le frémissement tragique du monde, jusqu'au dernier, *Moi, laminaire*, à la fois lumineux et laminé, qui du fond de tant d'activités et de responsabilités lève la statue d'ombre d'une solitude essentielle et irremplaçable. Les travaux, les essais, sur *Toussaint-Louverture* en particulier, dont le plus important reste ce *Discours sur le colonialisme*, où le poète met en

oeuvre son érudition d'ancien normalien pour faire remonter à la surface tant de propos racistes cachés dans le terreau de la culture d'élite occidentale. L'acuité de la phrase, qui frappe net. L'éloquence aussi, qui ouvre sur l'emportement. Les grands poètes sont les plus grands des pamphlétaires.

Aimé Césaire a mené une entreprise théâtrale tout orientée par la tragédie. On l'aborderait par *Une tempête*, où il prend à notre compte le personnage de Caliban, le monstre (cannibale ?) de *La Tempête* de William Shakespeare, rien moins qu'un habitant d'une île caraïbe, dont le duc légitime de Milan, dépositaire de toutes les sciences et de la connaissance, magique ou logique, fait la conquête. Cette réfutation par Césaire d'une légitimité de la colonisation en son principe, comme de son apologie dans les faits, serait une bonne introduction aux autres pièces, *La tragédie du roi Christophe*, et *Une saison au Congo*, qui examinent les implacables distorsions qui suivent souvent les luttes de décolonisation et qui en sont parfois les effets. On dit que pour compléter ce cycle, le poète a eu l'intention d'écrire une tragédie sur la situation des noirs des États-Unis, autre aspect de la colonisation, de ses énormes variétés, de ses incalculables conséquences. Si la tragédie est la résolution d'un dissolu, il est juste de considérer les tragédies des poètes anticolonialistes, ou plus simplement des poètes des pays du Sud, comme des tentatives de résoudre cet inconcevable dissolu qu'ont représenté l'acte de coloniser et ses conséquences. La parole tragique accompagne cette autre action qui à son tour s'oppose au geste du colonisateur. Le monstre Caliban tout soudain est une conscience. Mais il arrive aussi que la résolution du dissolu avorte, dans l'architecture tragique comme dans la réalité souffrante des pays, et les histoires récentes en proposent combien d'exemples : l'ancien colonisé reprend les manières, les stratégies, les injustices de l'ancien colonisateur, la passion du pouvoir l'étouffe et le tourne contre son peuple, en Haïti comme au Congo : la tragédie en rend compte.

Alors le poète est debout sur le terrain de son combat. On se souvient de la présence et des interventions d'Aimé Césaire aux deux Congrès internationaux des écrivains et artistes noirs, à la Sorbonne en 1956 et à Rome en 1959. C'était le temps des difficiles luttes de libération en Afrique, et il s'agissait d'aider avant tout à ces émancipations, mais aussi, déjà, de préserver le plus qu'il se pouvait l'ouverture africaine, la parole de poésie, la passion d'échanger, le goût d'être ensemble dans le monde, que la société *Présence africaine* et son directeur Alioune Diop avaient entrepris de défendre, ce qu'Aimé Césaire accompagnait de toutes ses forces.

La mort des poètes a des allures que des malheurs beaucoup plus accablants ou terrifiants ne revêtent pourtant pas. C'est parce que nous savons qu'un grand poète, là parmi nous, entre déjà dans une solitude que nous ne pouvons pas vaincre. Et au moment même où il s'en est allé, nous savons que même si nous le suivions à l'instant dans les ombres infinies, à jamais nous ne pourrions plus le voir, ni le toucher.

Édouard Glissant.